



# Corps, genre et sexe



Art Aborigène

45

LA REVANCHE DE LA CHAIR

48

ACCUEILLIR UN ENFANT  
NÉCESSITE-T-IL DE LUI  
ASSIGNER UN GENRE ?  
D'UN PREMIER ÉNONCÉ  
PERFORMATIF AUX  
DÉNONCIATIONS INTERSEXE

# La revanche de la chair

**AU COURS DES ANNÉES 1990**, autour de la naissance, autour de la mort, de nouvelles pratiques ont vu le jour sans que ceux qui les ont introduites se soient véritablement donné le mot. Après avoir, dix ans plus tôt, exhorté les pères à couper le cordon ombilical de leur nouveau-né et à leur donner les premiers soins, on a ré-encouragé les mères à allaiter, et certains tendent aujourd’hui à leur faire regarder, voire emmener, le placenta. Depuis ces années-là aussi, dans tous les pays occidentaux, chaque fois qu’un enfant meurt, autour de sa naissance à l’hôpital, le père et la mère se voient encouragés à regarder et à toucher le corps du bébé. Plus généralement, une nouvelle théorie du deuil, fort décalée par rapport à la théorie freudienne, s’est diffusée comme une traînée de poudre : chacun se devrait de « faire son deuil », et un tel deuil serait « difficile », voire « impossible » sans confrontation avec un corps ou, à défaut, avec des « traces ». La littérature, le cinéma, la presse et même les catalogues de bibliothèque ont largement contribué à vulgariser et à marquer du sceau de l’évidence cette conception à la fois volontariste et matérialiste du deuil.

Or cette évolution a produit des effets bien réels. Une exigence de traçabilité s'est imposée au point que des freins à la mobilité des cendres, voire à la crémation elle-même, ont été mis en place dans plusieurs pays européens. Le souci croissant de montrer les corps des défunt à leurs proches a fortifié des professions entières et en a moralisé d'autres (comme celles du soin en chambres mortuaires). Certains professionnels de la transplantation se sont même mis à formuler explicitement la crainte que la personne greffée ne rejette psychiquement – et non plus physiquement – le greffon, parce que la personnalité du donneur y serait trop présente. Ajoutons à cela la demande de plus en plus pressante de certaines personnes de se confronter, en chair et en os, à ceux qui ont participé à leur naissance « biologique » d'adoptés, de nés sous X ou d'un don de sperme...

**T**elles sont quelques-unes des pratiques dont il s'agit de montrer la logique cachée et les déterminations qui sont à l'œuvre dans leur éclosion simultanée autour de la naissance, de la mort et de la filiation. Car quel rapport entre tout cela, dira-t-on ? Aucun apparemment. C'est pourtant le défi du présent livre que de démontrer qu'il en existe un. Qu'y a-t-il de commun à ces différentes pratiques ? Partout il s'agit de chair : de corps, en entier ou en morceaux. De chair visible, voire tangible, dont l'exhibition, la manipulation, la simple présence sont censées être porteuses d'effets psychiques.

À l'énoncé de cette coalescence de pratiques et de représentations, le lecteur le devine : il ne s'agira pas ici de décrier ou de décrédibiliser des pratiques, dont l'efficacité psychique ou sociale ne sera pas examinée. C'est non leur nécessité thérapeutique ou éthique qui sera interrogée mais, sous leur cohérence, leur *nécessité historique*. Il ne s'agit pas non plus d'adopter une posture de surplomb à l'égard du monde social ordinaire en relativisant par exemple la souffrance « identitaire » des uns ou des autres, mais de mettre au jour des souffrances moins visibles ou moins proclamées. Des malaises moins avoués que les désarrois identitaires sont *aussi* à l'origine des nouvelles pratiques observées. D'où, sans doute, leur caractère volontariste et systématique qui va jusqu'à impacter certains soignants eux-mêmes : faut-il vraiment que les endeuillés en passent par des traces ? Chacun est-il vraiment condamné aux cinq étapes du deuil ? Cet ouvrage se propose donc aussi de contribuer à la perplexité actuelle des professionnels eux-mêmes. Il porte ainsi, à maints égards, sur *l'inquiétude*.

À travers ces gestes parfois sans phrases, un grand récit collectif – un récit en pratiques – se dessine, dont on se propose de reconstituer la cohérence et les raisons d'être. Ce récit traduit une nouvelle manière de dire ce qui fonde les identités aujourd'hui. Il dit aussi quel rôle le corps doit jouer dans cette affaire. Il s'agit bien ici, de ce point de vue, d'une histoire des idées, à cette différence près que celles-ci sont d'abord véhiculées par des pratiques sociales concrètes. Des pratiques qui ont des effets concrets, sur des gens concrets, avant de se durcir en gestes obligés, codifiés, en protocoles, voire en textes de lois. Les examiner permet peu à peu de tirer les nombreux fils d'une toile dont la cohérence idéologique, à chaque étape du développement de cette histoire, n'est pas reconstituée de manière abstraite, mais à partir d'objets précis, et de discours professionnels tournés vers l'action. Ils constituent la chair de l'histoire qu'on va dérouler ici. Ils constituent aussi notre propre voie d'accès vers un débat caractérisé aujourd'hui par un très haut niveau d'abstraction et d'intellectualité et/ou par des prises de position idéologiques masquant la complexité de notre histoire récente : le débat, récurrent en sciences sociales, qui oppose constructivisme et naturalisme, et qui s'est fortement intensifié depuis la seconde partie des années 1990.

Pour rendre raison des nouvelles pratiques observées, il nous a fallu en effet désamorcer quelques interprétations déjà disponibles, souvent réductrices car sécrétées par ce débat sous-jacent. Celui-ci, inséparablement scientifique et politique, est aujourd’hui exacerbé, notamment du fait de deux phénomènes contradictoires : la multiplication d’entreprises de naturalisation des identités sociales dominées (femmes) ou déviantes (inadaptation scolaire) menées par des chercheurs en biologie, d’une part, et l’exaspération, d’autre part, du constructivisme militant en raison de la montée en puissance, au sein du féminisme, de la militance homosexuelle et *queer*. Si bien que certaines de ces pratiques (l’allaitement) ou de ces revendications (la revalorisation du lien de filiation biologique) ont fait l’objet d’analyses d’inspirations disciplinaires (sociologie, anthropologie, droit) et idéologiques variées (libérale, libertaire, réformatrice, conservatrice), mais souvent prisonnières d’un débat sous-jacent opposant le « social » et le « biologique ». Il met face à face ceux portés à penser d’une certaine réalité qu’elle est déterminée par une nature ou une essence échappant fondamentalement au contexte social et ceux s’évertuant à dire que cette même réalité est au contraire socialement construite, « *qu’elle n’est pas naturelle, comme on l’a toujours cru ou prétendu, mais historique* » et « *qu’elle est donc contingente ; elle aurait pu ne pas exister ou exister autrement* »<sup>1</sup>.

En attirant délibérément le regard, d’une part, sur les gens ordinaires et en se focalisant, de l’autre, sur ceux qui sont « au front » de la transformation ou de la régulation des normes en vigueur autour de la naissance, de la mort ou de la filiation, on se propose d’aborder ces questions si polémiques aujourd’hui à travers des *pratiques dotées d’une certaine ampleur* (et non des pratiques minoritaires mais souvent considérées malgré tout comme « exemplaires », comme le transsexualisme). De ce point de vue, faire allaiter, revaloriser le placenta ou faire accéder les adoptés à l’identité de leurs parents biologiques, est-ce revenir « en arrière » ? Aurions-nous affaire à de discrètes offensives contre la maternité choisie ? Contre l’adoption ? À la remise en cause de la définition sociale de la maternité, mais aussi de la femme, voire de l’homme, ou encore de l’hétérosexuel et de l’homosexuel qui s’est solidifiée dans les années 1960 ? De même, faire regarder les morts, qui ne seraient jamais autant présents que par leur corps, est-ce revenir à des pratiques traditionnelles fleurant bon les chaudes communautés d’antan, voire rétrogrades et conservatrices ? Aurait-on affaire à un simple *retour au passé* ? Bref, assisterait-on à une re-naturalisation des identités sociales ? Ou bien s’agirait-il d’une « naturalisation » d’une espèce inédite ? Serait-ce un signe de temps heureusement nouveaux, où la contestation du caractère déterminant de la biologie sur les identités n’empêcherait pas qu’une nouvelle place, désormais « raisonnable », lui soit enfin rendue ? Dans ce cas-là, peut-on encore parler de naturalisation ? Que recouvre au juste ce terme ? Le mouvement actuel traduit-il en tout état de cause un glissement idéologique et, si oui, de quelle espèce et de quel degré ? Et quelles en seraient les raisons ?

1. Jean-Jacques Rosat, préface à l’ouvrage de Paul Boghossian, *La Peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Marseille, Agone, 2009.

Pour raisonner sereinement sur ces questions, il nous faut des outils : des instruments de travail permettant de nous garder des termes flous (« biologisation ») ou attrape-tout et idéologiquement connotés (« naturalisation »). À travers la généralisation de pratiques dont on n’a donné plus haut qu’un aperçu, ce qu’on découvre avant tout, c’est un nouveau dispositif d’assignation des places et des identités sociales. Depuis le début des années 1980, les ouvrages se sont multipliés sur le remaniement qu’auraient connu les identités dans les sociétés occidentales. Le présent ouvrage prend à sa manière place dans cette série. Mais il s’en distingue aussi fermement en ce que, contribution à une histoire des idées réfractée dans les pratiques, il porte sur le *travail social* accompli en vue de produire des effets sur l’identité davantage que sur les transformations opérées (ou du moins perçues) elles-mêmes : autrement dit, il porte sur le travail d’« identification ». « Identifier », c’est reconnaître quelqu’un, par exemple « le » père, « la » mère, l’endeuillé, « en tant que personne correspondant à une certaine description ou appartenant à une certaine catégorie<sup>2</sup> ». Mais identifier, ce peut être alors fabriquer du père, du « plus de père » et/ou du père « plus vrai ». Dans quelle mesure cette visée s’est-elle modifiée avec le temps, et pourquoi ? Qu’est-ce que cela nous dit sur la tonalité idéologique actuelle ?



Sortir des ornières où risquait de conduire un débat trop idéologisé exigeait de proposer un dernier instrument d’analyse. Porter le regard sur les gens ordinaires, les pratiques majoritaires et tous ceux qui sont « au front » de leur encadrement, c’est attirer l’attention sur le naturalisme ou le constructivisme « en acte ». L’un comme l’autre désigneront des *pratiques*, non forcément accompagnées de discours et encore moins de théorie, tendant, pour le premier, à « invoquer » la nature (sous l’espèce de la matérialité physique, visible – accouplement, grossesse – ou moins visible – liens du sang, du gène) comme source première pour fonder son identité ou son rapport aux autres (« *J’ai les gènes de ma mère* », « *Les chiens ne font pas des chats* », etc.), et, pour le second, à la récuser, au profit d’autres sources, comme les affinités électives, l’affection, le désir, la volonté, le droit, etc.

Notre détour par les pratiques majoritaires et concrètes devrait pouvoir nous permettre de construire quelque chose comme une réponse *scientifique* dans un débat dont il serait en même temps illusoire de dénier la forte valence *politique*. « *Et le corps, Judy ?* » se demande Judith Butler à l’instar de ses interlocuteurs lui reprochant au fond un excès de constructivisme<sup>3</sup>. « *Et le monde social, Judy ?* », dirions-nous pour notre part, en faisant le pari, sans doute un peu naïf, qu’une plongée délibérée vers les « gens ordinaires » permet de sortir des apories et des écueils idéologiques du débat opposant constructivisme et naturalisme.

Pourquoi avoir étendu, mais aussi limité (si l’on peut dire),

2. Rogers Brubaker, « *Au-delà de l’ “identité”* », Actes de la recherche en sciences sociales, n° 139, 2001, p. 77. Voir aussi Marina Avanza et Gilles Laferté, « *Dépasser la “construction sociale des identités” ? Identification, image sociale, appartenance* », *Genèses*, n° 61, 2005, p. 135-151.

3. Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.